

— — — — —
Orgasmic

Gérald Ruault

— — — — —



GÉRALD RUAULT

Orgasmic

Roman

COLLECTION



TABOU ÉDITIONS
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2015 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.1000.CP.03/15

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Imprimé en UE par Color Pack, Hongrie

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015

ISBN édition papier : 978-2-36326-036-9

ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-621-7

ISBN édition numérique Epub : 978-2-36326-622-4

Le sexe est une carte postale. Un hamburger. Une lampe de chevet. Une tasse de thé. Un comprimé de Xanax en 0,25. Un forfait 4G+ en illimité. Bienvenue dans l'époque des plaisirs, une société où le sexe n'est qu'un produit de consommation au même titre que le soda, le cinéma, la tablette numérique, le Kleenex, le Super sans Plomb 98. Nous consommons le sexe sans y penser, pour nous sentir tellement vivants, les deux pieds ancrés dans le sol à l'ère sacrée de nos pulsions. Bienvenue dans ce monde de l'image, ce monde d'accessibilité, d'interaction, de réseaux sociaux, d'accessoires jetables en tous genres, de produits dérivés en tous genres, de dérives en tous genres. Peu importe l'insatisfaction qui est la nôtre, cette soif permanente de renouvellement et ce sens prodigieux du gaspillage. Nous voulons ce que nous n'avons pas. Nous ne voulons plus ce que nous avons. Nous ne savons pas ce que nous voulons. Nous avons tout. Nous avons le monde à nos pieds...

Le sexe est un film de Brad Pitt. Une Ventoline 100 µg/dose en flacon simple pressurisé. Une voiture

de sport sans capote, avec capote. Un écran LED en Full HD. Une table réservée en terrasse, avec ou sans store mécanique. Un routeur Netgear Firewall avec ou sans clé WPA. Nous baisons pour vivre, respirer, marquer le terrain. Pour garder cette part de nous-même que nul ne viendra nous taxer, notre liberté. Nous voulons sauver cet atoll, ce paradis dans notre esprit, cette infime part d'indépendance qu'il reste aux esclaves que nous sommes dans l'urgence de l'instant présent.

Le sexe est notre respiration. Notre pain sacré. Notre totem. Notre sentiment de toute-puissance et parfois même, la dévastation de nos vies.

Je m'appelle Lisa.

J'ai trente-huit ans.

*Je suis mariée, mère de famille et
je n'ai jamais connu l'orgasme.*

Voici l'histoire de mon combat. Une expérience dans cet immense laboratoire que s'apprête à devenir mon corps. Voici comment, après dix années de mariage, j'ai décidé de tuer mon anorgasmie. De m'affronter en quelque sorte. Et de me faire cette promesse de connaître le plaisir suprême avant l'âge de mes quarante ans.

Il ne me reste plus guère de temps. Quarante ans est l'âge d'oraison. La fin d'un cycle pour quelques-unes et j'en connais des pires que moi. J'en connais qui ont des valises. J'en connais sous Prozac ou Valdoxan qui n'articulent plus quand elles parlent ou qui se mettent à rire sans raison. Des filles très bien sous tous rapports, qui avaient tout pour être heureuses mais qui ont été rattrapées par les fantômes de leur passé.

Quarante ans est l'âge de l'orage. De la tempête après ce calme qu'on jugeait bon de cultiver. L'âge de bousculer le quotidien. De s'initier, comme on s'inscrit à la guitare ou au piano, à l'art dantesque de la rupture. La rupture est mon unique chance de pouvoir atteindre mon but. Sûrement y aura-t-il des dégâts, des chocs violents, des abandons. Pour qu'enfin au bout du tunnel, je puisse dire en toute liberté :

« Quarante ans est l'âge de l'orgasme. »

L'âge de s'abandonner à soi.

D'apprendre à prendre son plaisir.

D'apprendre à jouir.

Tout simplement.

PARTIE

I



L'art des ruptures

Du jour où j'ai failli me faire hara-kiri dans un restaurant japonais

J'aurais mis ma culotte au feu que Marc me trompait. Il m'aura manqué le courage, l'énergie suffisante pour investiguer. Car de la naissance de Lucille à ce fameux jour où j'ai découvert le pot aux roses, toute mon énergie est passée à gérer les tracasseries du quotidien. En fait, je n'ai pas senti venir l'orage. Je n'irais tout de même pas jusqu'à dire que Marc et moi filions le parfait amour ! Toutefois, notre couple ne semblait pas tant en danger, le courant passait encore entre nous et avec le recul, je crois que j'ai une énorme part de responsabilité dans le désastre qui va suivre.

Avant toute chose, je voudrais préciser que je ne suis pas une adepte de l'autoflagellation, bien loin de là. Et que si, d'une façon ou d'une autre, j'ai fini par plonger mon couple dans un grand chaudron d'huile bouillante, tout cela s'est opéré en moi de manière plutôt inconsciente, par voies extrêmement détournées. Je peux d'autant plus en parler à l'heure actuelle que j'ai fait mon mea-culpa, ai reconnu le cas de figure pathologique que

j'ai été dix ans de rang à ses côtés. J'entends par là que Marc n'a pas toujours eu la vie facile avec moi. Que mon lourd passé et mes problèmes d'ordre sexuel ont pris le dessus sans que j'aie pu lui ouvrir mon cœur.

Ouvrir son cœur n'est pas toujours une chose facile pour qui n'a pas l'aisance du verbe. D'autant qu'il est des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire, et des questions tellement intimes, embarrassantes, dont on ne peut pas aussi facilement s'affranchir. Pour moi, se confier à quelqu'un – aussi mari soit-il –, demande un contexte très propice, une telle conjonction des astres, de la lune et du soleil que la prouesse en est rendue presque impossible. En d'autres termes, chez moi le bon moment n'existe pas. Ou alors partant de ce principe, j'ai prétendument sabordé huit cents millions de bons moments où j'aurais pu confier à Marc le cœur de ce problème qui me ronge – inconsciemment – et qui fut le nôtre pendant dix ans. Suis-je aussi lâche que j'en ai l'air ? La peur l'aurait-elle emporté sur tout le reste ?

Maintenant, venons-en à ce fameux jour où le mécanisme s'est mis en marche. Le mécanisme de la rupture. Véritable début de mon histoire.

Nous venons d'entrer dans le restaurant Yzakaya. Un serveur nous accueille dos en équerre, nous saluant comme un robot avant de nous désigner une table dans le fond de la salle. Dans quelques heures, nous irons assister au concert de Moby à Nice, et les places sont numérotées. Pour l'heure, c'est sushis, sashimis et wasabi – plus une bouteille de vin rouge que Marc attaque férocement dès l'apéritif. Dégustant quelques

adamames, les célèbres fèves japonaises, nous discutons du quotidien, de notre boulot, de nos voisins, de notre fille dont le niveau scolaire s'est très nettement amélioré depuis qu'on ne s'engueule plus devant elle. Puis, vers le milieu du repas, Marc lance une phrase, que dis-je, un missile à neutron qui justement produit l'effet d'une bombe dans mon esprit.

— Dis-moi la vérité Lisa. J'ai l'impression que tu ne prends plus autant de plaisir à mes côtés.

Sous-entendu : quand lui et moi faisons l'amour. Je manque d'en recracher mon sushi par les trous de nez et Marc de me regarder froidement avec un regard mi-clos de *Bushi*¹ ne laissant rien présager de bon. Puis il rajoute que le problème pourrait venir de lui, il se pourrait qu'il ne soit plus vraiment à la hauteur – disons par usure naturelle, par manque de désir mutuel, etc. Ce sur quoi je considère, perplexe, le morceau de tamagoyaki qui pend tout au bout de mes baguettes en céramique. Mais pour être tout à fait sincère, je préfère et de loin l'okonomiyaki, souvent moins sec et ne nécessitant pas d'être systématiquement trempé dans cette sauce soja marukin-Chū-yu hyper-salée...

— Tu t'en balances, de ce que je raconte...

— Mais pas du tout !

Marc semble nerveux.

— C'est toujours une putain d'épreuve, d'essayer de parler avec toi !

Je secoue la tête, feignant d'être offusquée par ses propos.

— Vas-y Marc, je t'écoute, no souci.

1. Guerrier japonais en armure.

Vraisemblablement agacé, il se ressert un énième verre de vin en précisant qu'il ne recherchait pas le conflit, que les époux et concubins que nous sommes en ces lieux devraient pouvoir parler de sexe sans avoir à en rougir. D'autant qu'aujourd'hui, rajoute-t-il, les sentiments qu'il éprouve toujours pour moi demeurent très forts – mais certainement beaucoup moins forts que ne l'est cette garce de sauce wasabi tamaruya dans laquelle j'agite mon morceau de thon cru, et par la grâce de laquelle je peux m'arracher la bouche pour ne pas avoir à lui répondre immédiatement.

— Je pense que tu t'en étais quand même un petit peu aperçue ? insiste-t-il.

Je bois une gorgée d'asahi pour me ressaisir – qui paraît-il est la bière préférée des Japonais ; le saviez-vous ?

— Attends une seconde Marc, tu veux... Parce que là, j'ai la gueule en feu, dis-je en imitant le souffle du dragon japonais.

Ce sur quoi il pousse un soupir de contrariété, lassé par mes fanfaronnades et je parviens à percevoir dans son regard la frustration qui est la sienne, l'exorde noir de sa colère. Alors je lui lance, enjouée, que je l'aime aussi, qu'il est jusqu'à preuve du contraire le père de ma fille et que rien que ça devrait suffire à témoigner des liens solides qui nous relient. Marc n'est pas dupe :

— Ce n'est pas à la mère que je parle, c'est à l'épouse. La partenaire. Et en ce moment, la partenaire, je ne la sens plus du tout comblée sur le plan sexuel.

Touché. Porte-avions en B6.

— Mais n'importe quoi.

Il hoche la tête.

— Si, si, je ne te sens plus vraiment épanouie, plus satisfaite. Est-ce que je me trompe ? Dis-moi Lisa, je me trompe ou non ?

Je tente crânement de me défendre.

— Ne me reproche pas ce que toi-même pourrais ressentir.

Peu enclin à philosopher sur les traces de Jung et consorts, Marc lève nerveusement un sourcil. De mon côté, j'avale un sashimi tout cru, pour tenter de noyer le poisson.

— Et je ne parle pas seulement de cul. Mais de tout le reste. Je parle de toi en général, m'assène-t-il, glabre, en haussant le ton.

— Marc, arrête ça.

Je regarde par-dessus mon épaule, vérifiant que personne alentour ne puisse nous entendre.

— On reparlera de ça plus tard, si tu veux bien.

Une vieille stratégie *yakusa* qui ne semble d'aucun effet sur lui. Mes joues s'empourprent. Tout en considérant le décor autour de nous, je me demande avec fatalisme si c'est ici, dans la zénitude bien trompeuse de ce restaurant japonais, que le masque va finir par tomber. Quand alors mon regard se perd sur cette affiche représentant une allée bordée de sakuras² en fleurs. C'est le début de l'automne au Japon, les pétales légers comme des plumes viennent joncher le sol et y former une pellicule blanche, cotonneuse – quoique tirant très légèrement sur le rose pâle. On devine néanmoins que la photo a été retouchée à mort sur Photoshop, sans doute pour donner à l'ensemble cette illusion fort bien rendue d'un immense paradis

2. Cerisiers japonais symboles de beauté au Japon, considérée comme éphémère...

terrestre. Le message est on ne peut plus clair : voilà le monde non pas tel qu'il est en ce moment, mais plutôt tel qu'il devrait être. Ou tout du moins, voilà l'endroit où j'aimerais être à cette seconde, sur un banc dans un parc d'Hokkaidō, à la fin avril/début mai, avec Lucille sur mes genoux quand Marc ferait ses exercices en survêtement, beau comme Rajin, dieu du tonnerre et de la foudre – et les pétales des sakuras virevolteraient autour de nous.

Marc semble plus décidé que jamais. Sans le savoir, il vient cependant de mettre un pied dans l'ancre du démon vampirique qui me bouffe le cœur depuis ma sombre adolescence. Et qui a consumé mon appétit pour tout ce qui touche au domaine génésique de la sexualité. J'invite donc mon Marc de mari à plutôt déguster un abekawa-mochi comme je le fais moi, spontanément, bien qu'ayant toujours mon regard scotché à cette affiche au mur –, bien que gardant ce fol espoir qu'il puisse rapidement passer à autre chose.

— Je crois que tu t'imagines des trucs.

Mais juste après avoir dit ça, je m'étouffe avec ma pâtisserie – la poudre de soja certainement – et Marc me laisse faire sans broncher. Ce qui me fait réaliser d'un coup à quel point le concert de Moby ne pèse plus très lourd dans la balance. Et même qu'à ce petit jeu-là, c'est en Blue Ray que nous la verrons, cette saleté de Moby Hotel Tour !

Qu'est-ce qu'il lui a pris d'aborder ce sujet maintenant ? Est-ce que j'ai idée de lui parler de Rembrandt, de Monnet, d'Andy Warhol un soir de PSG-OM ? Ne pouvait-on pas plutôt attendre la fin du concert, et aller boire un verre dans le Centre pour débattre de ces questions-là ? Ou bien a-t-il estimé que l'Yzakaya,

un des meilleurs restaurants japonais de Cannes, constituait le lieu idéal pour un sujet à prendre généralement avec des baguettes ?

Je lui tends un ultime morceau d'abekawa-mochi sans trop y croire, dans un sourire énamouré quand alors son poing s'abat sur la table, manquant de renverser nos cafés fraîchement servis, encore fumants.

— Maintenant t'arrêtes de me prendre pour un débile ! Okay Lisa ?

Les gens se retournent. Même les poissons dans l'aquarium, me semble-t-il. Je suis morte de honte mais ça devait finir par arriver un jour ou l'autre. Immédiatement, je pense à Lucille, je me dis qu'il faut mentir pour elle – encore un peu –, que je ne peux pas la condamner à ne voir son père qu'un week-end sur deux pour une bête histoire de matelas, d'allégresse coïtale tellement fugace. D'orgasme à la con finalement, pas du tout essentiel à la survie de l'humanité – ni à la mère de famille que je suis en ce début de XXI^e siècle. D'autant que... Ne le fais-je pas jouir à sa convenance, mon petit mari ? Yeux révulsés ? Main sur la bouche ? Depuis plus de dix années maintenant ? Ne serait-ce pas l'heure de m'honorer pour ce que j'appellerais, moi, de « bons et loyaux services » ? Et puis, que trouve-t-il à redire sur ma technique – que j'ai su faire évoluer au fil du temps, inspirée des cinq continents, cortège de massages *nuru* à l'appui ?

Me replongeant dans cette affiche, sentant cette brise de l'automne caresser mes joues ainsi que ce parfum exhalé de mille cerisiers séculaires, je finis par baisser les yeux et par me demander si l'heure n'est pas venue de tout lui dire. D'affronter la situation. De négocier ce fameux virage de l'existence que je redoute de

prendre depuis bien trop longtemps, et par lequel je peux tout perdre comme tout gagner.

— Je suis désolée, lui concédé-je, la voix tremblante. Le problème ne vient pas de toi.

Marc fait mine de ne pas comprendre. Je quitte Hokkaidō en aller simple, plongeant mon regard dans le sien –, son regard impassible, touchant.

— Le problème vient de moi.

Quoi lui dire d'autre ?

— Quel est ce foutu problème, Lisa ?

Je sens des larmes baigner mes yeux. Hélas, je ne possède guère la cruauté d'un samouraï quand, lui, trancherait sans âme dans le vif d'un sujet. Imaginant Marc agenouillé à mes pieds, moi approchant le tranchant de mon katana de son cou blanc, je suis soudain prise d'un vertige.

— Humm, mon problème ? lui bredouillé-je, à court de souffle.

Mon problème est du genre tabou. Inavouable. Du genre à s'enterrer six pieds sous terre tellement la honte le conditionne, ce fichu problème –, tellement le mensonge l'accompagne et tant il broie dans ses mâchoires ce qu'il reste en moi d'amour-propre. Et par-dessus tout, il touche tellement à mon intimité, ce coffre que nul ne peut ouvrir à part moi-même mais dont un jour, vers douze-treize ans, j'ai perdu la clé dans une fosse pour le moins sceptique et fangeuse.

— Mon problème, Marc...

... est que tu ne m'as jamais fait jouir. Pas une seule fois. Ou je mentirais. Malgré tout l'amour que je te dois, que j'ai pour toi, je dirais que j'ai parfois trembloté dans la pénombre, que j'ai bien senti monter la chose comme justement une montée de lave effusive

dans sa cheminée mais le volcan n'est jamais entré en éruption. Ni avec toi, ni avec aucun autre partenaire. Voilà ce qui me rend si angulaire, si déprimée, si indifférente au final à toutes les études volcanologiques touchant de près ou de loin le domaine de la sexualité féminine : geysers, fumerolles, libération des liquides, téphras échappés dans les draps, nuées ardentes sur oreiller... Ces émotions me sont totalement inconnues. Un barbarisme autant que l'est un cri de jouissance. Un cri du ventre, profond, sincère.

— Mon problème, Marc, continué-je de répéter, tel un droïde un peu « buggé »... Peut-être que je n'aime pas faire l'amour autant que toi.

Marc devient blême, disons plus blanc qu'un morceau de seiche, un rond de calmar. À cet instant, j'aperçois Moby par la fenêtre, perché sur sa soucoupe volante, qui nous adresse un triste adieu de la main en s'éloignant vers son cosmos électronique. Et les piliers de tous les temples bouddhistes au monde, sanctuaires *shintō* ou autre palais du Potala, s'effondrent sur nous –, de même que deux ou trois cerisiers dans la belle allée de mon affiche.

S'ensuit alors un silence bouddhiste de ma part.

Mutisme aux allures de sacrifice.

La seule façon que j'ai trouvée de mettre ma famille à l'abri.

Cette conversation avec Marc aura au moins eu le mérite de m'éclairer sur un point crucial : on ne peut cacher indéfiniment la vérité aux gens qu'on aime, et qui nous aiment. Dans l'amour se développe une sorte d'instinct un peu primaire visant à cerner les sentiments

de l'être aimé. À développer des stratégies sentimentales en fonction de l'attitude et des attentes de l'autre. C'est certainement un tort immense que d'annihiler au fil du temps ce que nous sommes – qui avait pourtant séduit l'autre – au profit de ce que l'autre attend. Car agir en fonction de l'autre altère ce pour quoi il était tombé amoureux de nous. Ces différences qui jadis l'attiraient vont du coup s'éroder avec le temps, les contraires vont devenir des points communs, les points communs des lieux communs... Certes, dans un premier temps, ce sera très gratifiant pour l'autre, qui nous servira de modèle – et j'imagine sans difficulté que les concessions accordées par X constitueront autant de victoires pour Y. Mais quand l'autre nous ressemblera, qu'il adoptera plus ou moins nos propres attitudes, il nous renverra également l'effrayant reflet de nous-mêmes – de nos défauts, de nos manies les plus mauvaises. Et à ce moment, comment l'autre pourra-t-il nous surprendre s'il est devenu un double de nous-même – et dans ce cas-là si prévisible ?

En d'autres termes, pourquoi n'ai-je pas assumé celle que j'étais auprès de Marc ? Pourquoi lui ai-je menti pendant des années en voulant lui renvoyer l'image de celle qu'il attendait que je sois ? Et en d'autres termes (bis), pourquoi ai-je gémi comme une poule quand monsieur criait comme un coq ? Ai-je feint de suffoquer, vagir, trembler, crier, tourner de l'œil quand lui prenait vraiment son pied ? Ne pouvais-je pas tout simplement lui expliquer : « Je ne ressens pas ce que tu ressens » ; ou : « Je suis différente des autres » ; ou bien : « Appelle-moi vite une ambulance, il faut qu'on me plonge dans du formol, des fois que je puisse être utile à la science » ?

Je lui ai joué cette comédie parce que j'avais peur de le perdre. Parce que je l'aimais. Et parce que le grand frisson chez moi avait fini par devenir des plaisirs simples. Des petits moments du quotidien, sans effusion, où Marc cherchait à me faire plaisir. Quand il me souriait à table. Quand il m'offrait un Russel Banks. Taillait les rosiers dans le jardin et se collait une épine dans le doigt – bien fait pour lui ! Cuisinait un plat de tagliatelles en faisant mijoter sa sauce verte. Travaillait son bilan de fin de mois, crayon aux lèvres, avant que je ne vienne baiser son cou. Faisait sa gym dans notre salon, fentes alternées et squats penchés en caleçon blanc. Le plaisir était de l'entendre lire une histoire à notre fille le soir, en mettant le ton, en mimant le grand monstre vert et en se faisant marrer lui-même – ce sans savoir que je l'écoutais derrière la porte. C'était de le sentir appliqué à me masser avec de nouvelles huiles essentielles – qui puent mais Dieu, que cet homme masse divinement bien ! De le voir rentrer avec une pizza dans chaque main – dont ma préférée : chorizo. De l'entendre commenter les publicités, insulter les animateurs, chanter par-dessus les CD dans la voiture – et Dieu ce que cet homme chante divinement mal ! De le voir égayer une soirée quand les convives s'étaient transformés en zombies, que les discussions avaient tourné en eau de boudin – la politique, l'économie, la Champions League.

Autant de plaisirs sourds et muets, si informels, qui m'auront donné du plaisir à ses côtés sans pour autant m'en faire péter les endorphines. Sans hurlement. Sans épanchement. Le plaisir de lui tout entier, de son esprit, de son paternalisme irréprochable. Je m'en étais accommodée. Je n'avais jamais rien connu d'autre.

Puis quand il fallait faire l'amour, le désir répondait présent et il m'arrivait très souvent de ne pas être insensible à nos ébats mais au final, la douceur de Marc suffisait. Et ses caresses. Et ses paroles. Et cette idée qu'il ne fallait pas chercher plus loin au risque de voir s'effondrer tout mon château de cartes.

Baiser avec Marc me fut agréable, ça s'arrête là. J'ai pris le plaisir comme il venait – et même quand il ne venait pas – pour en arriver à la conclusion que je n'étais pas faite pour le sexe. Alors quand j'ai appris que Marc m'avait trompée, évidemment que ça m'a fait mal. Mais ceci dit, cet adultère n'était qu'une conséquence directe de ce que j'ai été. De mon anorgasmie primaire. De mon silence. Un chaos que j'ai provoqué malgré moi en ne faisant rien pour l'empêcher.

Notre dispute à l'Yzakaya a laissé des traces. Depuis un mois, on s'adresse à peine la parole. Marc est chaque jour un peu plus hargneux envers moi. Quant à la fille avec laquelle il s'apprête à baiser, elle s'appelle Magalie Dussart, travaille avec lui à Point P – quoiqu'avec le recul, je dirais plutôt que son domaine de prédilection est le Point G.

Un soir, un apéritif est organisé à leur magasin pour le départ en retraite de leur chef de rayon. Marc veut que je vienne. Je refuse dans un premier temps mais il insiste et je finis par accepter. Immédiatement, je remarque la complicité titanesque qui existe entre cette fille et lui. Et les éclats de rire détonnent. Puis les vannes fusent. Puis les verres tintent. Puis les clins d'œil se multiplient – à croire que Marc a voulu que je sois là uniquement pour me montrer ça : que notre couple court un grand danger !

Table des matières

Partie I

L'ART DES RUPTURES

– 7 –



Partie II

L'ART D'ÊTRE SOI

– 129 –



Épilogue

L'ART DE RENAÎTRE

– 245 –

Dans la même collection

Devenir Sienna

Éva Delambre

Les Agonies de l'Innocence

Violetta Liddell

Transports en commun

Denise Miège et Leeloo Van Loo

Médium

Alan Janic

Souvenirs lamentables

Françoise Rey

S'inventer un autre jour

Anne Bert

Ultime retouche

Françoise Rey

L'Appel du Large

Camille Colmin

La Peur du Noir

Françoise Rey

La Femme de papier

Françoise Rey

ORGASMIC

Le Concierge
Jean-Michel Jarvis

L'Esclave
Éva Delambre

Tu meurs
Sophie Cadalen

Libertinage à Bel-Amour
Marcel Nuss

Dix bonbons à l'Amante
Julie-Anne de Sée

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE COLOR PACK,
EN MARS 2015
DÉPÔT LÉGAL : 1^e TRIMESTRE 2015

Gérald Ruault

Orgasmic

Il est des femmes qui n'ont jamais été surprises et emportées par la vague orgasmique. Lisa est l'une d'elles.

À l'aube de la quarantaine, elle décide de partir à la conquête d'une jouissance désespérément convoitée, ardemment désirée, mais qui s'obstine à se refuser à elle.

Pourquoi ? Seule la réponse à cette question sera libératrice.

Gérald RUAULT, natif de Saint-Tropez, a déjà écrit deux romans et un recueil de poèmes et chansons. Aux côtés de Bernard Weber, Richard Bohringer et Nicolas Rey, il a collaboré aux Nocturnes littéraires dans le Var. Co-fondateur de l'association "À l'Emporte-Phrases", il multiplie les concerts littéraires dont il se sert pour promouvoir une écriture libre, sensible et décomplexée. Il réside à Cogolin, dans le Var.

Photo de couverture : Olena Vizerskaya

COLLECTION



www.tabou-editions.com

ISBN édition papier : 978-2-36326-035-2

ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-621-7

ISBN édition numérique Epub : 978-2-36326-622-4